

MARKO

Matthieu Biasotto

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos Adobe Stock | rdgraphe – réf. 77765779 | Alswart – réf. 57430599 | MiaStendal – réf. 302020764 | kitsana – réf. 296601428 | Matthieu Biasotto © 2021. Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Tous droits réservés. Ce livre est conforme à la nouvelle orthographe.



ISBN : 979-10-227-8947-9

# Playlist

Depuis une dizaine de romans la musique fait partie intégrante de mon écriture, les deux mondes se complètent pour apporter une couleur spécifique à l'histoire. J'ai imaginé chaque scène sur des morceaux sélectionnés lors de mes recherches. Chaque mélodie affine le grain de l'image et offre une teinte particulière au chapitre. Ici, il s'agit d'une ambiance électro-blues, indie blues, goth pop avec quelques notes urbaines. Pour te faire partager ce que j'ai ressenti et t'inviter à une expérience plus immersive, je te conseille d'avoir la playlist « Marko » sous la main. Que ce soit pour écouter les pistes ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Tu trouveras régulièrement un QR code à scanner avec ton smartphone renvoyant vers les chansons qui enveloppent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube. Mais tu peux aussi accéder à l'ensemble des morceaux composant ce livre avec la Playlist ci-dessous.

Bon voyage. Matthieu.

Lien de la Playlist complète et QR code à scanner :



<https://youtube.com/playlist?list=PLFLpyiZZ614hPzjlghFjoI-eDdqNI5IK->



# Prologue

*Lui*



*Snow White – Dennis Lloyd*

Planté dans les escalators bardés d'inox qui font la fierté des riverains et des politiques locaux, j'observe la verdure des collines andines s'effaçant sous un ciel bas. 385 mètres d'escaliers mécaniques desservent une ville tout en dénivelé, et m'offrent une vue dominant l'agglomération encaissée. C'est une nette avancée pour l'urbanisme, une démonstration de force après les années de guerres civiles, mais surtout un attrape-touriste qui me laisse tout le temps de contempler la « Comuna 13 » sous un autre angle. Difficile de croire qu'autrefois ce quartier était le plus dangereux du monde, mais il ne faut jamais se fier aux apparences... Un voile argenté enveloppe les nombreuses maisons faites de brique et de broc entassées sur les hauteurs, ici, les modestes constructions côtoient l'art de rue dans une volonté manifeste de s'ouvrir sur le monde. Les stigmates laissés par Pablo Escobar se marient aux graffitis dénonçant la violence omniprésente. Ces fresques peintes à la bombe fleurissent

pour le plaisir des yeux mais surtout pour que l'on n'oublie jamais les dégâts des Narcos, des sicarios<sup>1</sup>, des milices et des frappes de l'armée.

Je l'admets, la résilience des gens du coin force l'admiration, mais ils ignorent que malgré la moiteur des 28°C régnant dans le secteur, la Colombie déverse encore de la neige sur L.A. ou dans le sud de l'Espagne. Des tonnes de poudre, aussi blanche que pure, via le Panama, jusque dans les soirées huppées californiennes ou au beau milieu de la « vida coca » au cœur de Barcelone. Le trafic de drogue est officiellement affaibli, c'est ce qu'on veut faire croire à la population, pourtant la cocaïne s'infiltrer toujours partout, à faible bruit mais prête à reprendre de plus belle, comme des braises d'un incendie qu'un rien suffit à raviver.

Un œil sur la montre, bien que largement dans les temps, je presse le pas et dévale les marches en me faufilant entre les passants bruyants, les grand-mères bavardes et les étudiants qui se laissent porter vers le centre-ville grouillant de bon matin. Sous ma capuche, je me fonds dans la masse des habitants enthousiastes qui apprécient sans doute une paix bien méritée. Après avoir connu les guérillas, les charniers, l'opération Orión<sup>2</sup> où de nombreux civils ont été tués sans la moindre distinction, « La trece » est devenue un secteur plus accueillant, presque charmant. Même si, quoi qu'on en dise

---

<sup>1</sup> Tueur à gages.

<sup>2</sup> L'opération Orión est un épisode du Conflicto armado interno (Conflit armé interne) colombien qui oppose les guérillas d'extrême gauche aux groupes paramilitaires et à la force publique (armée et polices). Le 16 octobre 2002, les forces militaires et policières frappent Medellin et la Comuna 13, laissant derrière cette reprise en main féroce un véritable champ de bataille, des arrestations arbitraires et un nombre indéfini de disparitions.

ou quoi qu'on fasse... Medellin est, et restera, le berceau de la coke. Je suis bien placé pour le savoir.

Les mains dans les poches, la tête basse – histoire d'éviter les regards, j'arpente les trottoirs le long des devantures blanches et rouges. Je ne suis qu'une ombre fendant les ruelles défigurées par les câbles, un anonyme qui erre dans le vacarme d'une cité cherchant à reprendre le dessus, un fantôme disparu des radars. Vu de l'extérieur, je suis juste un type qui évite soigneusement les patrouilles ainsi que les gardes devant les bâtiments publics.

Entre deux stations de métro, je prends soin d'esquiver les attroupements, j'ai pour habitude de m'éloigner du moindre mec en costard et je me méfie toujours des 4x4 rutilants – au moins autant que des flics. Les pétarades des motos et des scooters sont dévorées par le passage du train aérien surplombant le béton craquelé d'une zone en chantier. À croire que plus je m'enfonce dans la Calle Nueva, plus les travaux se multiplient. À l'angle de la 45, sous des palmiers ornant un immeuble encore défiguré, un « ambulante<sup>3</sup> » m'appâte avec sa cuisine de rue à l'odeur irrésistible. Son bagout de bonimenteur qui tient à payer ses factures et nourrir sa famille ne me laisse pas indifférent. Sensible à sa bouffe et ses arguments, je reste toutefois avare de mots et d'interactions sociales en lui réglant finalement une arepa<sup>4</sup> garnie de poulet avant de renouer avec la ponctualité. Caché derrière un masque poli mais peu loquace, je poursuis mon chemin vers ce bâtiment de briques entouré de barricades,

---

<sup>3</sup> Marchand ambulante, stand de cuisine de rue.

<sup>4</sup> Plat le plus vendu en Colombie, notamment dans la rue. Galette de farine de maïs, façonnée à la main et frite. Peut-être accompagnée d'œufs, de chorizo, de boudin noir ou d'une brochette de viande.

d'engins de chantier et de marteau-piqueurs qui sévissent devant le sas des urgences.

L'hôpital Général de Medellin se dresse devant moi, et derrière les bâches vertes protégeant de la poussière les visiteurs qui déambulent sur le parvis, un gamin assis par terre se lève aussitôt qu'il m'aperçoit. Ce petit gars à peine âgé d'une dizaine d'années trotte dans ma direction en s'assurant que personne ne prête attention à ma venue. Le même se gratte la tête et m'emboîte alors le pas pour me faire la conversation dans un naturel tout à fait relatif.

— Vous êtes pile à l'heure.

— Toujours. Comment ça se présente ?

— La voie est libre. Il fume de l'autre côté.

— Tu as bien travaillé, petit.

— C'était facile pour moi. Je suis un professionnel, vous savez ?

Son regard marron et vif cherche le mien, mais je ne m'attarde pas sur son visage espiègle. Il a la fierté de ceux qui bombent le torse malgré le frigo vide, alors je lui tends l'encas encore chaud acheté spécialement pour mon petit indic' et me dirige vers la porte de service où un employé semble décharger du matériel depuis son camion. C'est là que mon complice haut comme trois pommes tire sur mon sweat noir.

— Hey, je veux de la monnaie, pas de quoi manger !

Pourtant, il croque dans son casse-croute à pleines dents si bien qu'il tache son maillot de foot vert et blanc du Deportivo Cali, et avant de m'engouffrer dans le dos du manutentionnaire, j'extirpe de la poche de mon jean quelques billets qu'il n'a pas volé. Une liasse capable d'écarquiller ses yeux comme s'il se trouvait devant un trésor, d'ailleurs je ne suis pas sûr qu'il écoute mes conseils.



— L'un n'empêche pas l'autre. Mange correctement et dépense-les utilement.

— Tout ça ! Waouh ! ça fait un paquet de pesos, patron !

La bouche pleine, il m'assure qu'il peut recommencer encore et encore si je le paie aussi bien à chaque fois. Sa remarque me tire un léger sourire et elle m'arrache même une once de sympathie, à tel point que je me surprends à frotter sa tignasse avec tendresse.

— Ne m'appelle pas patron.

— C'est quoi votre nom alors ?

— Pas de nom, pas de sanction. Pas de trace, pas d'enquête. Je suis un fantôme.

— Moi ça me va, du moment qu'il y a de l'argent à prendre. C'est quoi la suite ?

— Il n'y a pas de suite. Avant de vouloir travailler pour moi, fais-moi le plaisir de retourner à l'école.

— L'école ça sert à rien ici. Dans la rue, on n'a pas besoin de tout ça.

— Ouvre des livres, ils te sortiront de la rue. Tu peux me croire.

Les sourcils froncés, pas vraiment ravi à l'idée de potasser, ce gosse des quartiers secoue la tête et compte ses billets alors que le temps file.

— Va-t'en loin d'ici, petit. On ne doit plus te voir dans les parages.

Sa mission lucrative est terminée, il mastique lentement une dernière bouchée et m'abandonne en rangeant soigneusement son butin dans son pantalon de jogging. Je ne sais pas grand-chose de lui, il ne connaît rien de moi, et c'est très bien ainsi. Reste à m'engouffrer dans la réserve sans me faire remarquer, puis remonter le corridor menant aux ascenseurs du personnel

pour me hisser au 4<sup>e</sup>. Dans les couloirs blancs des soins intensifs, il règne une chaleur étouffante et un calme qui me facilite la tâche.

L'enfilade de portes turquoise laisse la place aux box vitrés et je me poste devant le premier. Celui qui me rappelle l'homme que je suis, celui qui me ramène à mes fautes. C'est étrange que le responsable et la victime se trouvent si proches, simplement séparés par une cloison transparente. Sous les néons, le verre reflète le bas de mon visage, une bouche pincée devant ce lit armé d'une tonne d'appareils branchés à une beauté froide, immobile. Une rousse aux yeux clos et sous respirateur, dont la poitrine ondule à la seule force du miracle de la science. Je m'apprête à ouvrir pour pénétrer à l'abri des regards, au chevet de cette femme à l'avenir incertain, mais une voix sèche me stoppe immédiatement.

— Ta présence n'est pas la bienvenue.

Je me rétracte pour dévisager ce médecin qui arbore une fine moustache, ajuste sa blouse et feint de ne pas me connaître. Avec ses tempes légèrement grises, son visage sec et la peau mate, mon ami scrute le couloir pour s'assurer que personne ne nous voit. Puis il se racle la gorge et grimace furtivement.

— On ne devrait même pas se croiser. Tu en as conscience ?

— Je sais, Tristan. Je sais.

Ma voix est plus rauque que je ne l'aurais souhaité, et elle ne s'éclaircit pas lorsque mes yeux se posent sur la patiente inconsciente que je désigne du menton.

— Tu crois qu'il y a des chances pour qu'elle se réveille un jour ?

Sa figure se pare alors d'un voile pessimiste et, toujours méfiant, il s'approche de moi pour me répondre d'un murmure.

— Non, c'est statistiquement de moins en moins possible. Carmen ne parlera plus.

— Je vois.

Je fixe ce corps inerte, effleure la vitre que je tapote du bout des doigts et mon complice brise le silence dans cette étuve encore déserte.

— Tu ne dois pas trainer. Son frère est descendu fumer une cigarette dans la cour du hall principal, il ne va pas tarder à remonter.

— Je suis au courant. J'ai mes sources...

— Avec ou sans source... S'il te croise, il va te sauter à la gorge. Et je ne veux pas de nouvel esclandre ici. Déjà que je risque ma place...

J'espère qu'il saisit toute la reconnaissance que je lui témoigne dans mon hochement de tête, toujours est-il qu'il entrouvre sa blouse et en extirpe en catimini un dossier rouge qui doit impérativement rester sous le manteau.

— Tiens, il y a tous les documents qui manquaient. Les prélèvements, un listing, des rapports, des conclusions rédigées à la main. Si on apprend que je l'ai volé, je peux faire une croix sur ma carrière.

Ma gorge est soudainement sèche, je passe ma langue sur mes lèvres et ouvre délicatement la pochette cartonnée, mais Tristan m'interrompt en posant sa main sur la mienne.

— Ne perds pas de temps à le lire ici. Mais sache que tu avais raison.

— Tu veux dire que... ?

Après un ultime regard dans le couloir, il opine du chef et se met à chuchoter.

— Gina figure là-dedans. C'est écrit noir sur blanc.

Un sentiment étouffé de colère et de déception me prive d'air un instant. Mon pouls bat l'hymne sombre d'une décision qui m'enfonce dans des actes dont on ne se vante pas. Je sens alors mon sternum se nouer et mes poings se serrer, comme si la lucidité pouvait me crisper de la tête aux pieds. Le nom de Gina dans ce dossier rouge, c'est une vérité qui ne laisse plus la moindre place à la tempérance. J'enserme la chemise cartonnée entre mes mains et recule d'un pas en lorgnant les ascenseurs, sauf que Tristan saisit ma manche.

— Tu peux encore faire machine arrière. Tu n'es pas obligé.

— Je ne recule jamais. Tu le sais.

# Chapitre 1

Gina



*Bring The Good Stuff – Nicholas Kingsley/Daniel Farrant*

Au fond d'un Uber qui délaisse l'avenue propre et calme s'étirant à perte de vue, je laisse mon regard courir à l'horizon, vers la chaîne montagneuse qui semble se détacher des artères de Bogotá pour veiller sur la capitale aux nombreux buildings léchant les nuages. Il y a peu de trafic ce matin, quelques vélos et joggeurs se donnent du mal alors que mon chauffeur s'insère rapidement dans la zone résidentielle du quartier Teusaquillo. Depuis ma vitre, les maisons propres bordées de haies et de gazon bien tondu succèdent peu à peu aux rues plus typiques et animées. Quelques mariachis habillés en blanc jouent de la trompette alors que nous sommes immobilisés à un feu rouge. Comme un vieux réflexe, je m'assure depuis la lunette arrière que personne ne nous suit avant de me munir du petit miroir au fond de mon sac à main. Sous mes lunettes de soleil, je recoiffe ma frange rousse, ajuste mes mèches flamboyantes et scrute à nouveau les environs en redoutant d'être prise en filature. Au même

moment, mon téléphone se manifeste et dès que mes yeux se posent sur le numéro d'Ivanex Moshe cherchant à me contacter, je laisse l'appel filer sans prendre la peine de répondre, ni même sans parvenir à faire taire mon appréhension.

Ce maudit feu tricolore passe enfin au vert, on délaisse les cuivres et les chants traditionnels, pour s'enfoncer peu à peu vers Santa Fe et ses trottoirs plus fréquentés, plus sales, plus... populaires. Ici et là, des groupes de femmes patientent au pied des immeubles, guettant les clients pour leur offrir des passes à un tarif défiant toute concurrence. Dans ce quartier où la prostitution au grand jour est tolérée tout comme l'ensemble des activités illégales qui s'y rapportent, il y a des pointeurs qui plantent la tente sans être inquiétés par la police, celle-ci se contentant de faire partie du décor. Un décor d'ailleurs composé de façades insalubres, de tags monumentaux et de poubelles qui débordent. Au milieu des concerts de klaxons, de la radio locale crachée à tue-tête et des aboiements de chiens errants, il n'est pas rare de trouver des âmes égarées allongées à même le sol ou même des poussettes abandonnées avec un bébé à l'intérieur. Au-delà des apparences, j'imagine que chacun ici fait simplement de son mieux, un peu comme moi.

Mon trajet au cœur du Barrios Unidos se termine non loin de ce square trop malfamé pour que des enfants puissent y jouer. Dans cette rue, toutes les maisons sont bardées de grilles aux fenêtres, y compris celle où je suis censée résider. Mon véhicule ralentit à proximité du marché en plein air, l'homme au volant semble hésiter puis m'adresse un regard inquiet depuis le rétroviseur.

— Madame, vous êtes sûre d'être à la bonne adresse ?

Coincée entre ce Lavomatic décrépi et cette cafétaria à l'odeur de vieille friture, se trouve mon dernier logement « officiel », ma planque. Une boîte aux lettres blanche et une porte jaune, derrière laquelle je n'ai pas passé une seule nuit depuis des semaines. Je me penche vers mon chauffeur en lui demandant de m'attendre sans couper le moteur. J'imagine qu'en acceptant ma course au pied d'un hôtel bon chic bon genre, il ne se doutait pas devoir me conduire jusque dans les basfonds de la capitale.

— Je ne serai pas longue.

— Vous allez vraiment sortir dans cette tenue ?

Un sourcil arqué, j'examine mon tailleur crème et je me dis que définitivement, je fais tache dans le paysage, mais je refuse de me vêtir comme un sac, même si c'est pour me rendre dans un coupe-gorge. Surtout pas aujourd'hui, car cette fois, je le sens bien : si mes calculs sont bons, ce matin devrait être le dernier dans la peau d'une fugitive.

Dernier coup d'œil sur les trottoirs environnants, j'ouvre la portière et reste toutefois méfiante en faisant claquer mes talons vers la boîte aux lettres. L'impression d'être suivie me colle à la peau, je ne peux pas m'empêcher de scruter le parc ainsi que les gens qui déambulent dans le marché. Pourtant, c'est avec un pincement au cœur tinté d'optimisme que je me saisis des clés dans mon sac et ouvre sans tarder. Hélas, mon regard se perd dans le vide absolu. Rien. Aucun courrier.

— ¡Mierda!

La déception est immense, l'attente insupportable. Et de rage, je claque le battant métallique en cognant dedans. Reste à recommencer, comme hier et comme demain, depuis des jours et des jours, je guette une enveloppe providentielle. Je me dis que ce n'est qu'un stupide retard, dans 24 heures

j'aurais sans doute plus de chance, cette lettre va fatalement arriver. De retour vers la voiture, je m'engouffre à l'arrière encore contrariée.

— Ramenez-moi à l'hôtel, s'il vous plait.

\*

Derrière les portes automatiques du hall raffiné et climatisé, j'admets me sentir davantage en sécurité, même si les prestations du Wyndham Plaza ne sont en rien un gage de tranquillité en ce qui me concerne. Parce que je ne suis à l'abri nulle part, c'est ma réalité. Remontant la réception tout en noir et blanc, je regagne ma chambre sans parvenir à m'ôter de l'idée que ce courrier aurait dû arriver, que cette journée devait être la dernière et qu'il va me falloir encore tenir bon, même si je suis fatiguée de me terroriser.

Au sixième étage, après un ultime regard par-dessus mon épaule, j'entre dans ma chambre encore plongée dans le noir. Le son rassurant de la serrure dans mon dos me tire un soupir de soulagement, je sais pertinemment que chaque sortie comporte sa part de risque. Sitôt ma carte magnétique enclenchée, un halo feutré me guide jusqu'aux interrupteurs et j'active alors les stores qui laissent entrer toute la lumière dans la suite. Le soleil envahit la moquette finement rayée, puis la parure de lit depuis lequel ma sœur pousse un grognement désapprobateur.

— Gina ! C'est pas sympa de me réveiller comme ça !

— Debout, la marmotte.

— C'est abusé, je suis crevée !

Ses cheveux bruns en pétard répondent à son air renfrogné, ses yeux aussi noirs que les miens me lancent des éclairs et elle replonge de plus belle sous la couette en se dédouanant.



— J’ai passé la nuit sur internet. Laisse-moi dormir...

— Tu ne trouveras rien en lien avec Papa sur internet. Tu le sais ?

Pour appuyer ma réflexion, je tire sèchement sur les draps afin de laisser ses jambes à l’air et l’obliger à quitter le matelas. Exaspérée, elle s’accoude, s’empare d’une cigarette et me toise avec un brin de fierté.

— La dernière fois, j’ai trouvé sa bague sur eBay, je te signale.

— Et on sait comment ça s’est terminé...

En manque d’arguments, Kara grimace et me singe de son visage plus rond que le mien, puis elle s’étire mollement alors que j’enjambe ses affaires qui jonchent le sol pour me rendre dans la salle de bain. C’est là qu’elle frotte sa joue marquée par la trace de l’oreiller, tire sur sa blonde et me retient avec ses questions faussement innocentes.

— Tu as déjà terminé ton rendez-vous, ce matin ?

Je crois que je préfère l’entendre râler plutôt que de devoir lui mentir comme ça. Il n’y a pas de rendez-vous, il n’y en a plus depuis un bon moment, si bien que je me contente d’un bruit de gorge afin de rester la plus évasive possible. Comme pour mieux fuir, je me faufile dans la pièce attenante, mais elle poursuit dans mon dos.

— Tu as une sale gueule, Gina.

— Merci, ça fait plaisir. Tant qu’on se balance des gentillesse... laisse-moi te dire que tu as pris du cul.

— Peut-être... Mais au moins je n’ai pas que la peau sur les os. Et puis, je ne sais pas si tu as vu la couleur de tes cernes... Ton standing en prend un coup.

— Je sors avec des lunettes de soleil. Mon standing s'en remettra.

— Oui mais tu es blanche comme un cachet d'aspirine.

— Tu trouves ? Tu exagères...

— Regarde-toi dans une glace !

Postée devant l'élégant lavabo aux lignes épurées, je ne peux que me contempler dans le miroir en esquissant un minuscule début de sourire suite à sa remarque. Elle n'a pas tort... Dans la lumière LED implacable, la fatigue se lit sous mes yeux sombres et dépités. Avec mes joues creuses, il est clair que je ne brille pas d'une énergie débordante, même mes lèvres sont toutes pâles. Pas facile de trouver le sommeil quand on a sa tête mise à prix. Je chasse tout de suite cette idée pour ne pas me laisser envahir par l'anxiété et je m'examine sous tous les angles avant de l'interpeler.

— Je vais remédier à ça. Tu as raison.

— Tant qu'on y est... cette couleur de cheveux ne te va pas du tout. C'est dégueulasse !

— C'est la valse des compliments, dis-donc.

— À ton service, j'y peux rien, tu es brune, tu es brune. Et puis fallait pas me réveiller en fanfare.

J'admets que ce roux n'est pas la teinte la plus heureuse, je quitte le miroir pour me ruer dans le dressing, changer de perruque, optant pour un blond suffisamment foncé avant de me rabattre sur une bonne dose de maquillage et forcer un peu le trait.

Sans attendre, j'ôte ma veste de tailleur et mon haut afin d'enfiler une chemise champagne et me glisser dans un pantalon à pinces noir. Des fois qu'on m'aurait repérée, changer de look plusieurs fois par jour est devenu un réflexe, une précaution, une nécessité. Alors que je perçois les pas de

Kara qui semble enfin se décider à quitter le lit, je contemple une dernière fois mon reflet et fronce des sourcils à cause de mes manches retroussées. Les traces de piqûres et les bleus aux creux des coudes sont du plus mauvais effet, j'ai du mal à l'assumer et je couvre mes bras pour les soustraire à ma vue.

L'odeur du tabac envahit peu à peu l'espace, m'irritant la gorge, je réprime une quinte de toux, mais ne peux rien faire contre le frisson qui me parcourt l'échine. J'enguirlande ma sœur et lui demande d'ouvrir la fenêtre, alors que son silence enfumé m'intrigue tout à coup. Je repasse dans le salon pour savoir ce qu'elle fabrique et la découvre installée à table devant une ligne de coke qu'elle façonne méticuleusement à l'aide d'une carte de crédit.

— Range-moi ça, Kara !

— Ça m'aide à me réveiller. On a rien mangé depuis hier.

Sèchement, je lui ôte sa MasterCard, lui confisque sa poudre et la foudroie du regard. Quitte à passer pour une rabat-joie.

— Pas de bon matin, encore moins à jeun ! On n'est pas des junkies !

— Dit-elle en suçotant son doigt tout blanc...

— Je prends soin de toi, c'est tout. Et ce n'est pas la peine de lever les yeux au ciel.

La cocaïne sur mes gencives engourdit peu à peu ma bouche pendant que Kara ricane amèrement. Elle plaque ses cheveux légèrement hirsutes en arrière et m'adresse ce regard noir que je connais sur le bout des doigts.

— Vraiment ? Tu t'occupes de moi ?

— Comment tu peux en douter ?

— Voyons voir... Je meurs de faim, on passe notre vie d'hôtel en hôtel sous un faux nom. Je suis cloîtrée ici sans

connaître les tenants et les aboutissants, sans même savoir si un jour tout ça prendra fin, ni même sans être informée du pourquoi du comment !

— Tu sais très bien qu'on nous cherche. Et si on nous trouve, on est foutues. Tu comprends ça ?

Les épaules basses, elle accuse le coup. Bien sûr qu'elle saisit la gravité de la situation. Mais elle n'a pas le même mental que moi, je le réalise pleinement à travers sa plainte presque candide.

— Moi, je crève la dalle. J'ai les crocs et je regrette tellement notre vie d'avant...

Avec une lassitude contagieuse, elle délaisse la table pour se trainer mollement vers le lit et s'affaler, pliant sous le poids d'une cavale qui aurait dû cesser ce matin – si j'avais reçu ce maudit courrier. Plaidant coupable en silence, je délaisse le sachet de poudre pour la rejoindre doucement au bord du matelas et soupirer en cherchant à renouer avec la chose la plus précieuse à mes yeux : le lien qui nous unit.

— Moi aussi je regrette, petite sœur...

Elle fixe le plafond, les bras en croix, avec cet air d'adolescente blasée de son sort. Ma frangine emplit sa poitrine d'air et rompt finalement le silence.

— Tu sais ce qui me manque le plus ?

— Les soirées ? Le champagne ?

— Ouais, toute cette thune ! Me faire servir aussi... Puis le Dom Pérignon, tu as raison... Et les mecs qui vont avec le champagne.

— Le contraire m'aurait étonnée...

— Et ton château, à Carthagène bien sûr ! Ça avait une autre allure qu'une chambre d'hôtel merdique.

Je souris à la lueur de ces heures insouciantes, mais tiens toutefois à nuancer son propos.

— Je nous ai quand mis pris une suite. Et puis c'était une simple villa, pas un château.

— Quand on a 10 chambres à Bocagrande qui donne sur la mer, des « gens » pour nous servir et des dépendances, j'appelle ça un château.

Dans le silence qui suit, j'étouffe mes heures de gloire alors que son ventre gargouille, elle s'en excuse et je tapote sur sa cuisse avant de me relever.

— Je vais te chercher à manger.

— Oh ! Des empanadas<sup>5</sup> s'il te plait ! Au chorizo ! Mais bien gras, les plus gras que tu puisses trouver !

— Ce n'est pas super équilibré, pense à tes fesses.

— Si tu savais à quel point je m'en fous ! Y a que mon estomac qui compte en ce moment.

— Je vais voir où je peux te dénicher ça.

— Et des salpicons<sup>6</sup> ! Je tuerais pour manger de l'ananas frais.

— De l'ananas, c'est noté.

J'ai enfin droit à un sourire durant un court instant qui me rappelle que je suis de 6 ans son aînée, et que je ferais tout pour elle. C'est simplement mon rôle de la protéger.

— En attendant, tu n'ouvres pas la porte. Tu ne parles à personne, tu ne te tapes pas le premier mec venu et tu ne te mets pas de la poudre plein le nez. Compris ?

---

<sup>5</sup> Galette de farine de maïs un peu comme les arepas et farcie de pomme de terre et de viande, notamment à Bogotá.

<sup>6</sup> Salade de fruits frais.

— J'ai quand même le droit de me dégourdir les jambes et de respirer l'air extérieur ? Ou tu comptes m'attacher sur le lit ?

Mon esprit ne peut s'empêcher de calculer rapidement la probabilité qu'elle puisse s'attirer des ennuis ici. Dans un quartier d'affaires sécurisé, au pied d'un hôtel bien fréquenté.

— Pas plus loin que le pâté de maisons.

— J'imagine que ce n'est pas si mal... Merci de m'accorder autant de liberté, votre grandeur !

— On ne peut pas prendre de risque. Je dois aller chercher un peu d'argent. Pas de bêtise.

Je m'empare de ma carte magnétique, de mon sac à main et m'apprête à me ruer sur le premier *ambulante* disponible lorsque Kara me retient sur une dernière question.

— Et toi ? C'est quoi ce qui te manque le plus, Gina ?

— La liberté.

# Chapitre 2

Gina



*The Truth – Win Can't Lose*

À cette heure-ci, le fracas de la ville est assourdissant, surtout aux abords de Gran Estación et je redouble de vigilance au contact de la foule. Le centre commercial le plus proche est le point central de notre fuite, je me suis organisée pour ne jamais trop m'en éloigner. Si je change régulièrement d'hôtel, je retourne régulièrement vers ce complexe doté d'un parking vertigineux au milieu duquel se trouve ma voiture. Une Audi noyée dans la masse des véhicules stationnés, un point de chute insignifiant, insoupçonné, la planque idéale. Tout en luttant pour paraître la plus naturelle possible, j'approche de ma berline. Rien à signaler aux alentours, je ne vois personne de suspect, ni quoi que ce soit qui pourrait m'alerter, alors je déverrouille la fermeture centralisée et rejoins le coffre sans tarder.

Fidèle au poste, mon sac de sport noir n'a pas bougé, et je l'ouvre aussi sec pour m'emparer de mes billets. Presque les

derniers, on ne tiendra pas beaucoup plus longtemps, j'ai besoin de cette fichue lettre plus que jamais. Rangeant soigneusement dans ma pochette l'argent qui se tarit, je vérifie qu'aucun témoin ne prête cas à ce que je fabrique et je me penche de plus belle sur le sac de nylon pour en extirper un carnet en cuir et dégainer le stylo qui l'accompagne.

D'une main fébrile, sans savoir exactement pourquoi je tremble, je trace une barre de plus, non loin de l'inscription « Yokaira ». Quelques lettres qui me mettent du baume au cœur ou me font terriblement peur, je ne sais pas trop. En ce moment, je suis en permanence sur le fil et sur le qui-vive, c'est usant. La mine s'enfonce sur le papier, voilà un jour de plus noté dans le calepin. J'en ai noirci des feuilles à force de rayer le temps qui passe et je me convaincs une nouvelle fois que tout ça sera bientôt terminé.

Il me reste à tâter par acquis de conscience l'épais sac en plastique qui trône au fond de mes affaires. Un sachet de petites billes blanches, il s'agit de ma porte de sortie en cas de pépin. Tout est en ordre, inutile de s'attarder à la vue de tous, je referme le coffre, bien décidée à faire profil bas et revenir à l'hôtel le plus vite possible avec de quoi nourrir Kara. Mais lorsque le hayon claque, je fronce les sourcils, les yeux rivés sur le pare-brise à l'avant. Je suis intriguée, croyant d'abord à une contravention qui attire mon attention. Coïncée sous les essuie-glaces, une enveloppe malmène mon rythme cardiaque. Déglutissant, je scrute autour de moi avant de contourner la voiture et de m'emparer de la lettre.

Mes tremblements sont loin d'être résorbés, et j'ouvre à la hâte avant de cesser de respirer. Car il s'agit d'un mot qui dit « Tu es la prochaine. », ça sonne comme une mise à mort, j'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds et que le parking se fissure pour m'engloutir. Mais ce n'est pas ce qui



m'empêche de respirer, non. Ce qui me dévaste, c'est que cette menace est accompagnée d'une photo, le cliché épouvantable d'un homme exécuté. Dans un état abominable, la victime porte une trace blanche à son annulaire. La marque d'une bague longtemps portée au même doigt, une chevalière. Et il n'y a aucun doute possible, l'homme sur cette photo n'est autre que mon père. Je le sentais au fond de moi, même si j'espérais le contraire. L'étau se resserre, quoi que je fasse et où que j'aïlle, ils finissent toujours par remonter jusqu'à moi. Ma vue se brouille, la douleur m'étrangle, et je ne peux que pousser un cri aphone : le Cartel l'a éliminé.

\*

*Lui*

Dans les entrailles pleines de vie de San Benito, je suis toujours en décalage, silencieux, renfermé sur ma part sombre, l'âme noircie par le contenu du dossier rouge. Dominant la rue piétonne gorgée de petits commerces, les murs blancs qui délimitent la paroisse au style colonial de la Veracruz accueillent leur lot de putains. Elles sont postées là, entreprenantes par la force des choses, de nuit comme de jour, telles des gargouilles sur une cathédrale prônant un monde faussement puritain qui ne croit plus en rien. Ce sont des mères, des sœurs, des filles, toutes offertes à la loi de l'argent, le nez plein de coke, la seule petite étincelle colorée dans leur vie réduite à l'esclavage moderne. L'une d'entre elle, une blonde pas farouche, dans un minishort rose fluo, me coupe la route sur les pavés pour me proposer une offre que je ne peux pas refuser. Si elle savait qui je suis vraiment, si elle avait la moindre foutue idée de mon identité, elle reculerait,

raserait ce putain de mur avant de prévenir ses collègues et de désertier.

Mon dossier sous le coude, toujours sous ma capuche, je grogne sèchement que je ne suis pas intéressé, avant de délaissier l'autoproclamée « meilleure suceuse de la rue ». D'un pas plus énergique, je fends un parterre de pigeons qui s'envolent dans un bruissement agité devant les portes de d'édifice.

Lentement, je lève les yeux vers le clocher, on ne peut pas dire que Dieu se soit démené pour me rendre la vie facile, je crois qu'il n'a jamais levé le petit doigt, lui et moi sommes... disons, en froid. Pourtant, après une profonde inspiration, j'entre dans l'église, sous les voutes blanches aux moulures dorées, je foule les dalles séculaires entre les bancs, dans le silence, la fraîcheur et un parfum d'encens. Un sombre dessein tapi dans un coin de la tête, je rejoins le présentoir à bougies et allume un premier cierge, pour celle que j'ai précipité dans le coma, puis un autre, puisque je dois me salir les mains dans un futur très proche et commettre des choses que le commun des mortels ne pardonne pas. J'observe les flammes qui oscillent, comme si quelqu'un pouvait me pardonner. Comme s'il y avait une toute petite chance pour que le Grand Patron, là-haut, puisse se pencher sur mon cas et absoudre mes péchés.

Les yeux rivés sur le feu qui danse légèrement, j'ignore quel prêchprêcha marmonner dans de telles circonstances, encore moins à quel saint me vouer, mon âme est irrécupérable de toute façon. Et puis, je n'ai qu'un nom qui tourne en boucle dans mon esprit, « Gina », je suis incapable de penser à autre chose. Pour être tout à fait franc, ma présence dans une paroisse n'a rien de religieux ou de spirituel, j'attends simplement quelqu'un. Quelqu'un qui vient de descendre de

l'avion assurant la liaison Bogotá-Medellin, à ma demande. Des bruits de pas approchent, sans détourner le regard, je peux sentir la présence de Stefano qui se poste à mes côtés et se râcle la gorge.

— J'ai... J'ai fait aussi vite que j'ai pu.

— Tu as toujours des gars qui gardent un œil sur elle ?

— Évidemment.

— Je t'écoute.

— Elle est méfiante... Gina change tout le temps d'apparence.

— Dis-moi quelque chose que je ne sais pas.

— Il y a du mouvement. Elle veut passer la frontière au Panama.

— C'est impossible. Ça n'arrivera jamais.

— Et pourtant...

D'un coup, mon regard abandonne les bougies pour croiser celui de mon pote car son attitude m'intrigue. Ses billes claires, toujours vives, illuminent un visage franc orné d'un bouc aussi noir que ses cheveux mi-longs, mais aujourd'hui précisément, quelque chose m'échappe dans son comportement. Entre lui et moi, c'est à la vie à la mort, sa loyauté est sans faille, je le connais par cœur. Notre amitié est éternelle et sa parole est d'or. Et s'il me le confirme les yeux dans les yeux, c'est qu'aucun doute n'est permis. Stefano s'adosse légèrement à la colonne blanche, croise ses bras et poursuit à voix basse.

— Tous les matins, elle vient en taxi vérifier sa boîte aux lettres.

— Au Barrio de Santa Fe ?

— Dans le mille. Tu penses bien que j'y suis passé avant elle, à la première heure, ce matin...

— Tu as trouvé un truc ?

- Elle attendait ça... En provenance du Panama...
- Du Panama ?
- Tu sais qu'elle a déjà un compte bancaire là-bas...

Après s'être assuré que les rares personnes présentent ne le calculent pas, Stefano me tend une enveloppe qu'il a déjà ouverte. Il me suffit de voir l'entête pour sentir mon sang pulser plus fort, sans parler de l'effet que me procure la lecture des premières lignes : les petites cachoteries de Gina me plongent dans une fureur indescriptible. Réalisant que je suis en train de froisser ce courrier, je me ressaisis, le glisse dans le dossier rouge et marmonne à Stefano d'activer son réseau.

- C'est déjà fait, mec.
- Je veux connaître ses moindres faits et gestes.
- Avant que je saute dans l'avion, de ce que je sais...
- Accouche, Stefano.
- Elle a pris contact avec une petite frappe qui deale au sud de la Candelaria. Du côté d'El Consuelo.
- Elle veut vendre sa came, sur les hauteurs ? Dans ce bouge pour toxicos fauchés ?
- À un certain « Romy Boppy ».
- Il est dans tes contacts ?

Stefano opine du chef, ce que je redoutais est en train de se produire. Si Gina s'en remet à un truand notoire sans envergure, c'est qu'elle compte s'évanouir dans la nature dans un laps de temps très court.

- Elle ne peut pas m'échapper. C'est hors de question, tu m'entends ?

La bouche de mon fidèle ami se pince et je souffle alors sur les cierges. Une première fois pour éteindre celui de Carmen dans le coma. Une seconde fois, pour sceller le sort de Gina.

Stefano décroise ses bras, effleure son bouc et murmure à mon oreille.

— Tu comptes faire quoi ? C'est quoi le plan ?

— Je la veux. Je la veux maintenant.

— Tu... Tu es sûr que tu es prêt ?

Sa question me pousse à consulter l'heure, puis à jeter un œil furieux vers la star locale clouée sur sa croix. Tournant le dos à Jésus, le visage rivé vers la sortie baignée de lumière, la réponse m'apparaît comme une évidence.

— Il y a des années que je suis prêt. Je suis né pour ça.



# Chapitre 3

Gina



*Just Turn It Up – Lee Richardson*

Je pensais qu'aujourd'hui devait être la fin de ce cauchemar, mais un autre vient de prendre le relai. Les Narcos sont sur mes traces, c'est une question d'heures avant qu'ils ne me mettent la main dessus. Les larmes aux yeux, je suis incapable de rayer de ma mémoire la photo de l'exécution de mon père. Je m'y suis pourtant préparée depuis longtemps, depuis toujours à vrai dire, j'ai quand même l'impression que le Cartel vient de porter un coup fatal dans ma poitrine nouée.

De mes mains tremblantes, je récupère le sac de sport dans le coffre, je sèche mes joues en pure perte et me sens tout à coup vulnérable dans cette ville où chaque homme peut être à la solde du trafic. Le stress se mêle à l'angoisse, je déserte le parking et consulte mon téléphone en priant pour avoir une réponse rapide de l'homme auprès de qui je dois écouler mon stock. Aucune réponse de sa part, ce crétin de Romy Boppy doit dormir, je ne peux pas rester ici, à découvert.

Ma paranoïa enfle à mesure que je me rapproche de l'hôtel, si bien que je redouble d'efforts pour brouiller les pistes et renonce à m'approcher du Wyndham Plaza directement. Agrippée à mon précieux bagage, j'emprunte une ruelle très fréquentée, bifurque dans des escaliers humides et presse le pas pour que ma silhouette se fonde dans la cohue d'un groupe de touristes. Avec la foule en guise de gilet pare-balles, je tente de retrouver une respiration normale mais mon cœur ne veut rien savoir, et après avoir passé de longues minutes à m'assurer qu'aucun sicario ne m'a prise en chasse, je retrouve en quatrième vitesse le hall de l'hôtel. Nerveusement, j'appelle l'ascenseur alors que tout me semble suspect et dangereux. Sur le pas de ma porte, je vérifie une dernière fois que personne ne rôde dans le couloir avant de me réfugier dans ma suite. Serrure verrouillée. Carte magnétique. Et voix enrouée.

— Kara ? Prépare tes affaires ! C'est grave !

Le sac de nylon plaqué contre mon cœur sur le point de lâcher, il me faut une fraction de seconde avant de me rendre compte à quel point son silence m'angoisse.

— Kara ?

Ni une ni deux, je traverse la suite vers la salle de bain, j'ai toujours une trouille bleue de la retrouver dans la baignoire la gorge tranchée, gisant dans une mare de sang. Mais aucune trace de ma sœur. Sur la table, je remarque que la cocaïne est sniffée, elle n'a pas pu s'en empêcher, pourquoi je continue à lui faire confiance ? Je compose aussitôt son numéro, j'ai besoin d'entendre sa voix, et par-dessus tout, je la veux en sécurité.

« Vous êtes bien sur le répondeur de Kara, je ne suis pas disponible pour le moment... »



À l'écoute de sa boîte vocale, mon anxiété atteint des sommets, je raccroche illico et me précipite sur le balcon. Le grondement de la ville et l'air vicié grignotent ma lucidité lorsque je me penche pour scruter les environs et essayer de l'apercevoir en contrebas. Je lui avais pourtant dit de rester à proximité et je ne la vois nulle part.

Mon souffle est de plus en plus court, un frisson me traverse de part en part lorsque je me réfugie à l'intérieur, parce que j'ai pleinement conscience que chaque minute passée ici nous expose à des représailles. Et il est peut-être déjà trop tard. La peur me pousse à saisir le sac de sport puis chanceler vers la salle de bain pour attraper à la hâte toutes mes affaires, mes barrettes à cheveux, mes dessous, et mes coiffes synthétiques. C'est là que mon téléphone couvre mon souffle saccadé, je me précipite sur l'écran mais ce n'est pas ma petite sœur, simplement mon acheteur qui me répond par un simple « OK. ».

À la va-vite, je lui indique l'heure, saute dans une nouvelle tenue, bien plus banale, un débardeur crème et un jean sobre, avant de changer de perruque pour arborer une coiffure sombre aux reflets mauves que j'attache en queue de cheval à l'aide d'un chouchou. C'est là que la sonnerie de mon portable me tétanise avant de me filer une décharge électrique. C'est enfin ma petite sœur.

— Tu es où, nom de Dieu !?

— Eh bien, je suis...

— Non, ne dis rien ! Pas au téléphone, ils pourraient nous écouter.

— Gina, qu'est-ce qu'il se passe ? On dirait que tu as pleuré ?

— Tu te souviens de ce qu'on a convenu en cas de problème ?

— Le point de rendez-vous ?

— Tu as tes billets ? Tes faux papiers ?

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de « mais » ! Ils nous ont retrouvées !

Je perçois le bruit de la circulation, des gens qui parlent autour de ma sœur, elle est sans doute en pleine rue lorsqu'elle reprend.

— Gina, je ne peux pas partir tout de suite. Je suis devant la vitrine d'un prêteur sur gage.

— Ne dis rien au téléphone !

— Pourtant il faut que tu le saches : j'ai retrouvé la bague de Papa.

Mon souffle se coupe, je suis incapable d'effacer l'image de notre père, que ce soit son corps criblé de balles ou la menace qu'on a déposé sur mon pare-brise.

— C'est... C'est impossible ! Ne t'en approche pas.

— Je te jure que c'est la vérité, c'est sa chevalière ! Je l'ai sous les yeux.

— Oublie cette bague ! Je t'en supplie, écoute-moi... Tu as ton téléphone de secours ?

— Oui, tu me dis tout le temps de ne pas m'en séparer.

— Alors tu retires la carte SIM de celui avec lequel tu m'appelles, tu t'en débarrasses et tu bascules sur le mobile prépayé. Tu m'entends ?

Elle soupire et se contente d'émettre un bruit de gorge résigné avant que je me permette d'insister d'un timbre affolé, malgré ma voix qui se veut rassurante.

— On se retrouve au point de rendez-vous, comme prévu et à l'heure qu'on s'est fixées. Je ne plaisante pas, Kara !

— Ok, je... Tu peux compter sur moi...

— Je t'aime.

— Moi aussi, Gina.

\*

Quel sentiment terrible de sentir le danger qui approche irrémédiablement, cette ombre qui plane à notre insu et qu'on cherche à fuir par tous les moyens. Je voulais absolument que tout soit en ordre, j'attendais ce courrier, ma porte de sortie, mais je dois me débrouiller sans aucun joker et naviguer à vue. Au fond d'un bus bondé, avec la terreur qui gronde sous ma poitrine, je garde la tête basse et prie pour que Kara se comporte enfin comme une adulte. Ce n'est pas faute de l'avoir préparée encore et encore, d'avoir répété avec elle ce scénario pour que le pire ne puisse pas nous être fatal. D'arrêt en arrêt, ma méfiance redouble à chaque usager qui monte à bord et je me hais d'avoir entraîné ma sœur là-dedans. Si elle était avec moi, elle m'assurerait pouvoir me suivre jusqu'en Enfer, sauf qu'elle ignore qu'on vient déjà d'y mettre un pied.

Mon cœur s'emballe lorsque je descends aux abords de la Candelaria, les boulevards pour touristes sont derrière moi, et je m'engage à pied, sur les hauteurs malfamées, avec des sueurs froides et le poulx sur le point d'exploser. Les mollets en feu, j'égrène les graffitis et les maisons en piètre état. Certaines cahutes ressemblent à des bidonvilles peuplés d'une faune peu fréquentable, mais ça n'a rien d'effrayant comparé à l'organisation qui me prend en chasse.

Dépassant le collège où rôdent des pickpockets et des mines patibulaires, je grimpe les marches menant au plateau qui domine le secteur pour atteindre un vieux garage ou plutôt un cimetière de voitures désossées : l'antre du fameux Romy Boppy. Du rap déversé depuis les fenêtres partiellement scotchées de ruban noir m'accueille, puis ce type chauve dans un marcel crasseux ouvre son portail de taule rongé par la rouille. Les mains sur les hanches, il me lorgne de la tête aux

pieds avec une lueur lubrique dans le regard et pousse un sifflement censé être un compliment.

— Gina Di Maria en personne... Quel honneur.

— On oublie les formules de politesse. Je n'ai pas beaucoup de temps.

D'un signe de la tête, il m'invite à entrer, mes talons foulent la terre battue, et je ne suis jamais tombée si bas. Me voilà avec mon sac, au milieu des carcasses poussiéreuses, en compagnie d'un petit caïd notoire à l'hygiène douteuse mais qui a le mérite de me témoigner son respect.

— Si j'avais su que vous vous déplacerez en personne... J'aurais rangé un peu et mis des fringues propres.

— Inutile de me dérouler le tapis rouge. Tout ce que je veux, c'est ta discrétion.

— J'ai la réputation d'être une tombe.

— Donc on ne s'est jamais vus. C'est clair ?

À la hâte, il fait place nette sur le capot d'une vieille citadine fanée, s'installe sur la calandre, les pieds sur le pare-choc, ses coudes sur les genoux et s'allume une cigarette.

— Quand même, j'en reviens pas... Vous savez que vous êtes une légende ?

*Une légende...* Le terme me flatte et me rend étrangement nostalgique. Tel un vieux réflexe, j'observe ce taudis, les murs de briques pourris et les épaves en espérant que nous sommes seuls et que ce point de deal n'est pas un guet-apens. Je n'ai ni le temps, ni le luxe de jouer les bégueules, même si j'ai du mal à réaliser que j'amorce une transaction dans le coin le plus glauque de toute la capitale. Mais il ne faut pas se fier aux apparences, ceux qui durent dans ce métier ont appris à ne pas étaler leur richesse pour ne pas éveiller les

soupons. Même si j'avoue que le décor actuel n'inspire pas vraiment confiance, j'ai bon espoir que cet individu soit à la hauteur de mes attentes.

Reniant mon standing habituel, je dépose alors mon sac de sport sur le capot et dans le nuage de poussière qui me fait tousser, j'ouvre en grand, cherchant le regard de mon interlocuteur.

— La légende prend fin. C'est à toi de jouer, si tu as les épaules assez solides.

— Intéressant...

Il reste avec son sourcil arqué, les pupilles rivées sur mes bagages, avant d'écarter les yeux lorsque j'extirpe mon petit sac de billes.

— 1 kilo et demi.

— Je croyais qu'on n'en trouvait plus sous cette forme.

— Il faut se méfier des rumeurs.

— Pourtant, tout le monde dit que les billes ont disparu de la circulation.

Le regard brillant, presque émerveillé devant le sachet, il tire une bouffée de tabac et me demande la permission.

— Je peux ?

— Bien sûr, mais vite.

Grattant son crâne nu, hypnotisé par ma marchandise, il ouvre l'emballage et s'empare d'une petite poignée. Mon futur acheteur manipule délicatement les boules blanches, avec respect et une pointe d'admiration.

— La coke est encapsulée dans ces billes ? Alors c'est ça, le secret ?

— Elle est indétectable sous cette forme. Après extraction, on la retrouve pure entre 98% et 100%. Bientôt, plus personne n'en trouvera sur le marché, c'est une occasion unique pour une qualité exceptionnelle. Et je veux être payée en dollars américains.

En douceur, il les replace dans le sachet et affiche une grimace qui ne présage rien de bon.

— Je sais pas comment on s'y prend pour faire fondre ce truc.

— Avec de l'acétone, dans les grandes lignes.

— Le même solvant utilisé lors de l'affinage pour obtenir de la cocaïne basée ?

— Pas exactement, mais je n'ai pas le temps de t'expliquer les subtilités de ma cuisine.

— Dans quelles proportions, l'acétone ?

— Crois-moi, tu trouveras des clients qui sauront. Ils n'attendent que ça.

En gage de bonne foi, je fouille dans mes affaires et lui propose de goûter le produit sous sa forme originelle. Cette petite frappe s'empare d'un couteau dans sa poche et pioche un peu de poudre qu'il dépose sur sa langue. Le verdict ne se fait pas attendre.

— Ah ouais, mais là... on joue pas dans la même catégorie. C'est du lourd. Il y a en a au moins pour 50 000 dollars ! Je me trompe ?

— Vu le contexte tendu, 56 000 pour être précise. La demande est là, et le Cartel n'en écoulera plus. Tu peux en tirer le double à l'exportation.

Soudainement diminué devant les caractéristiques remarquables du produit que je propose, il se gratte la tête et affiche un masque navré.

— Moi, là, tout de suite... J'ai que 10 000 balles en cash. Je...  
Je suis pas encore en place pour l'international...

— Romy Boppy, tu me prends pour qui ? Tu n'aurais jamais accepté de me voir en ayant si peu de trésorerie.

— J'ai... J'ai 20 000 dollars. À prendre ou à laisser.

En temps normal, j'aurais plié boutique et coupé court à la conversation. D'ailleurs en temps normal, je n'aurais jamais eu à réaliser cette vente moi-même et encore moins dans un clapier pareil avec un amateur crasseux qui n'a pas suffisamment de trésorerie. Mais puisque j'ai une cible dans le dos et les Narcos à mes trousses, je ne peux pas faire la fine bouche. Le temps joue contre moi, il me faut rester raisonnable. Tout ce qui compte, c'est le Panama.

— Pour 20 000 dollars et 20 millions de pesos<sup>7</sup>... Là, tout de suite... je te laisse conclure une très bonne affaire.

Le fameux Romy Boppy sourit, agréablement surpris.

— Où est l'embrouille ? Pourquoi vous voulez brader ?

— Je ne suis plus dans le jeu. La légende se retire.

Sa main tendue vient de sceller le deal, et il ouvre la portière d'une estafette presque désossée pour tirer sur le faux plafond de la cabine et revenir avec le cash qu'il dissimule dans ses épaves.

— Affaire conclue.

— J'en suis ravie.

— Si jamais il vous reste de la came à l'avenir, vous savez où me trouver...

— Ça n'arrivera pas. Je disparaîs pour de bon.

---

<sup>7</sup> Environ 4600 €





# Chapitre 4

Gina



*Ready for Action – Lee Richardson*

Avec guère plus de 20 000 dollars en poche, la pression de la montre et le sentiment toujours plus prégnant d'être en sursis, je reprends les transports en commun. Sur le qui-vive, je descends à l'autre bout de la ville, au terminus menant à l'aéroport international El Dorado. Un océan de voitures sur le parking s'étend aux pieds d'un bâtiment aux proportions considérables. Derrière les barrières jaunes, le long des parois vitrées, j'observe la valse des taxis à l'arrêt-minute tout en allongeant ma foulée. J'ai une pensée pour ma sœur à qui j'envoie un message tout en trotinant vers la porte indiquée sur mes billets.

Jusqu'ici le plan d'urgence se déroule comme on l'avait imaginé, mais ça ne m'empêche pas de craindre l'apparition d'un grain de sable dans l'engrenage d'une mécanique bien huilée. J'esquive l'impressionnante armada militaire qui passe au peigne fin chaque voyageur souhaitant prendre un